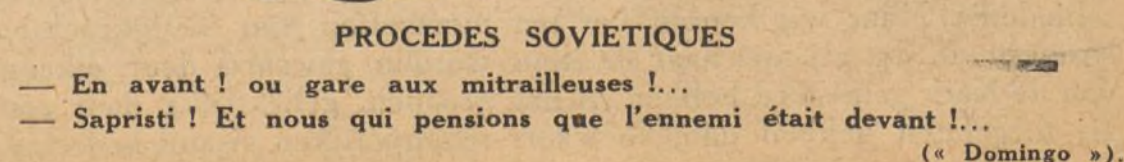


**SUR LES FRONTS DE BATAILLE.**

# Le meneur socialiste Prieto bavarde sur la Paix

## LE CONTROLE DE LA FINANCE

Entretiens, le général Franco avait poursuivi, en toute sérénité, sa victorieuse attaque contre les positions ennemies de la rivière de l'Èbre. Le dimanche 18 septembre, l'infanterie espagnole s'élança de ses positions avancées entre Còrera et Fatarella, et la lutte qui s'engagea ce jour et les jours suivants fut d'un plus dures sur ce front ensanglanté. Dans le cours de la semaine, les troupes nationales conquièrent et conservèrent, en dépit de toutes les contre-attaques, un terrain extrêmement fortifié qui va vers le Nord à partir du sommet de Gual et la série de collines et de ravins qui partent de la route Gandesa-Plix pour former les éperons de la Sierra de Lavall. L'avance de la semaine n'avait été que de 3 ou 5 kilomètres, mais elle signifiait, comme en d'autres occasions, la destruction de la position ennemie, la prise de plusieurs centaines de prisonniers. Le général Franco ne cherche jamais un effet théâtral, se contente d'employer son artillerie, son aviation et son infanterie pour livrer bataille à l'ennemi sur le terrain choisi; par celui-ci, terrain où il ne fait qu'creuser la tombe de l'armée de Catalogne.





# La vie eucharistique dans les catacombes d'Espagne

Rapport présenté par M. José-Pedro Gil Moreno de Mora, membre du Comité Permanent des Congrès Eucharistiques.

Les catholiques d'Espagne ont, au cours de ces dernières années, réuni à Budapest aux pieds de Jésus, Fils de Dieu. Que la Paix soit avec vous !

Depuis les tranchées ensanglantées de l'avant-garde et depuis les champs pacifiques de l'arrière-garde Espagnole, tous en pied de guerre pour la défense de la Sainte cause de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous nous entrevoions avec une sainte envie défilant devant Lui en cette fervente concentration de votre Congrès Eucharistique.

A cette fête de la grande famille catholique nous voulons aujourd'hui envoyer notre adhésion de frères absents. Par cette lettre nous désirons associer à l'hommage de tous l'offrande toute spéciale de nos douleurs nationales.

Nous croyons que cette fête du sacrement d'Amour est une occasion toute indiquée pour un échange de confidences fraternelles et nous vous écrivons avec l'espoir que vous comprendrez comment nous cherchons à travers de l'horrible fracas de la guerre, la douce tranquillité de la Paix du Christ.

Vous honorez Jésus avec la piété de vos âmes : nous voulons vous expliquer comment nous autres en plus nous réparons avec le martyre de nos corps.

Il y a déjà longtemps que notre Saint Père le Pape dénonce « la vaste conspiration du communisme athée contre l'Eglise immortelle ». Une astucieuse contradiction entre les pompes déclarations des politiciens et le langage décisif des faits vient s'opposer à la franche attitude de notre Pontife, essayant de dissoudre parmi des équivoques la condamnation claire et catégorique du moderne anti-Christ.

C'est pour nous un devoir de vous dire une fois de plus que la guerre espagnole a été une explosion de sincérité et de logique, face à l'universelle hypocrisie de la politique et de la presse. Nous voudrions vous montrer le cas fréquent des tabernacles violés dans la zone rouge, où le corps sacré de notre Rédempteur a été substitué par une bombe de main ou quelque autre arme, substitution symbolique de la religion d'amour par celle de la haine entre les hommes.

Les radios Européennes se sont emues des récits d'événements sanglants, qu'une interprétation arbitraire déformait totalement. Réunis aux pieds de Jésus-Christ, voyez en échange si les faits certains que nous allons vous exposer tolèrent plus d'une interprétation.

Le Tabernacle a été la cible préférée des attaques marxistes en Espagne. Dans tous les saccages et incendies systématiques d'églises de la zone rouge les miliciens cherchaient Jésus, se mettant face à Lui en diaboliques et haineux défis. Des centaines de fois, les hosties ont été piétinées parmi les blasphèmes. Et souvent, lorsque le prêtre attendait le suprême martyre, les miliciens l'obligeaient à assister avant aux violations sacrilèges de ce qui avait été la raison de son activité sacerdotale.

A Lérida un milicien, revêtu des vêtements sacerdotaux porta au milieu de la plus répugnante orgie, la Sainte Communion aux femmes publiques et à Valence, dans des confessionnaux installés dans la rue, on paraissait à haute voix le sacrement de pénitence que l'on faisait suivre de la communion sacrilège des passants.

Des miliciens déguisés avec les ornements religieux organisaient d'horribles processions dans les villages de la province de Santander, et dans les tranchées rouges on a pu voir les défilés de misérables qui imitaient nos cérémonies religieuses.

Les nappes d'autel de nos églises ont servi à faire du linge pour les miliciens, les chasubles et chapes ont été utilisées dans leurs lits, les confessionnaux comme guichets-receveurs du Secours rouge international, les vases sacrés pour les infâmes banquets de miliciens et prostituées.

Souvent, on peut même dire habituellement,

et même en public, ces vases sacrés ont servi pour les plus répugnantes besoins, de ces malheureux que couvre de si douces paroles une presse sans dignité et sans idéal.

Toute l'ingéniosité exaspérée de ces ennemis du Christ était nécessaire pour découvrir de nouveaux emplois à nos objets de culte : et tandis que nos patènes servaient de cendriers aux cigarettes rouges ou de cible à leur mitraille, nos églises sauvées de l'incendie s'utilisaient comme dortoirs, magasins, prisons, écuries, salles de bal ou d'orgies.

Par parti pris nous omettons de fixer notre attention sur les milliers de prêtres et la dizaine d'évêques assassinés et ce qu'on prétend l'expliquer avec un prétexte politique. Nous le nions. Nous voulons seulement faire ressortir, l'intérêt qu'il y eu avant de les tuer, de les forcer à blasphémer ou à renier sans que, grâce à la miséricorde divine, cela n'ait jamais été obtenu.

Les femmes et les enfants de la zone rouge ont été rapidement dressés au blasphème systématique et prémédité, sans autre explication possible que la haine instinctive, fruit d'un système coordonné des idées sur la religion. Dans de nombreux cas, il est possible de vérifier des assassinats avec comme crime unique, de dire une messe, de l'avoir entendue, d'avoir caché des objets du culte ou seulement être catholique. La rage antichrétienne des miliciens est arrivée à tel point de perfectionnement que ces misérables qui ignoraient la plupart des objets du culte, cherchaient avec acharnement ce qu'on appelle « Ara » (pierre sacrée) qu'on leur avait dit nécessaire pour le saint sacrifice.

Il est possible que vous connaissiez quelques-unes des affiches dont la rage de propagande rouge a inondé le monde : mais vous ne pouvez pas soupçonner que ces mêmes affiches ont été collées dans les rues de nos villes rouges avec une colle de pâte préparée sur le fond d'un calice qui avait contenu le sang de Dieu.

Une fois de plus l'instinct populaire a rompu les barrières des arbitraires déclarations ministérielles et même contre les textes mêmes de ces affiches avec une logique inflexible il a centré la lutte espagnole sur le terrain religieux attaquant directement et sans hypocrisie ce même corps de Jésus-Christ. Les communistes espagnols ont donné raison au Pape.

Avec une grande douleur mêlée de joie, nous faisons part du martyre de celui qui fut président de l'Adoration nocturne Espagnole, et véritable âme du Congrès Eucharistique de Madrid, M. José Cabilan. Gloire au premier martyr du Comité international des Congrès Eucharistiques. Mais nous devons ajouter, avec un mélange d'orgueil chrétien et de fraternelle sincérité, que le Christ continue à régner dans tous les coins d'Espagne, et tandis que vous jousiez en le voyant descendre entre les cantiques heureux au cimetière de votre ostensorio, toute l'Espagne catholique endolorie se console en contemplant Jésus-Christ sur des corporeaux de papier ou entre des cachets de pharmacie.

Le clergé martyr d'Espagne a su se multiplier comme l'exigeaient les circonstances ! Aux prix du sang et de l'héroïsme, le Saint Sacrifice se célèbre partout depuis les Pyrénées jusqu'à Gibraltar avec plus de piété que jamais.

L'Espagne doit au Saint Père une simplification extraordinaire des conditions pour la messe, et l'esprit des anciens « picaros » de notre littérature classique est né de nouveau pour mettre au service du catholicisme toute l'ingéniosité et l'adresse de notre imagination méridionale pour la défense de la sainte cause de l'Eucharistie. A Gijón il a eu une maison d'où sortaient pendant la tyrannie rouge plus de 50.000 hosties pour la communion, car lorsque les moyens habituels manquent, deux fers à repasser sont chargés de produire des hosties aussi pieuses que rudimentaires.

Un prêtre avec le courage d'un héros les consacre dans une messe digne des primitives catacombes et une organisation parfaite se charge de distribuer aux fidèles ce pain des anges avec une ingénieuse audace.

Vous comprendrez sans difficultés les raisons qui nous imposent encore la prudence dans l'exposition des faits. Mais il y en a qui sont déjà du domaine public et que nous ne voulons pas omettre.

Il y a eu un prêtre de 87 ans qui a dit journalièrement la messe à deux ou trois heures du matin. Les fidèles se sont réunis pieds nus dans l'obscurité de la nuit pour ne pas donner l'alerte aux voisins communistes ; il y en a un qui, pour pouvoir dire une messe, a voyagé sous les valises d'une auto, qui la neige jusqu'aux genoux, en pleine nuit, a parcouru des kilomètres et qui pour recevoir la Sainte Communion a fait un voyage de plus de 200 kilomètres.

Des jeunes gens d'action catholique, des religieux, des enfants ont été les auxiliaires pour la distribution et la garde de l'Eucharistie.

Un enfant de 11 ans, avec sa gracieuse ingéniosité, un petit panier de légumes au bras, a réussi à distribuer plus de 15.000 communions.

Le 8 décembre, fête de l'Immaculée, on a distribué à Barcelone plus de 45.000 communions ; un cachet de pharmacie ou un caramel offert avec négligence apparente servaient de patène et les ennemis du Christ l'ont vu sans le reconnaître, tout près d'eux dans la rue ; consolation des âmes en peine de beaucoup de fidèles.

Lorsque la porte d'or des tabernacles sculptée tombe brisée en mille morceaux, chaque poitrine est un tabernacle inviolable et chaque rue une église spacieuse.

Dans votre glorieuse procession de Budapest, rappelez-vous des nombreux voyages que ce même Seigneur du Ciel fait incognito dans les rues de l'Espagne rouge, attendant avec confiance ses enfants parfois jusque dans une des incorrectes et interminables guerres de la rue.

Souvent il n'est pas possible d'obtenir la célébration réelle d'une messe par un prêtre, et alors la coutume est très répandue de la prier en famille en se servant d'un livre de messe ou en la substituant par les prières que chaque circonstance inspire.

C'est avec une émotion, qu'il y a déjà longtemps, le monde apprit comment dans l'invincible Alcazar de Toledo, où il n'y avait aucun prêtre, un courageux soldat lisait lui-même cette messe qui devait porter à ces héros légendaires sinon le corps du Christ du moins sa bénédiction et son appui visible.

Toute la zone rouge est un miracle perpétuel et la foi fleurit comme toujours lorsqu'elle s'arrose avec le sang des martyrs au long de l'histoire.



Le véritable exercice du culte sur le front de l'Espagne nationale.

## Over de houding der Basken

Veel, geweldig veel is er ook ten onzent reeds over dit netelige Baskische vraagstuk gepubliceerd. Op zich zelf beschouwd is het bestaan van een uitvoerige literatuur omtrent dit vraagstuk vanzelfsprekend en overigens heel gezond. Nu wil het echter de kerzjijde van de medalie dat er over dit Baskische vraagstuk niet steeds met de noodige onvooringenomenheid is geschreven geworden. Allerhande gevoels- en overtuigingsmotieven hebben er schuld aan dat dit probleem maar al te weinig met de noodzakelijke onpartijdigheid en nuchterheid is behandeld geworden. Wij meenen gerechtigd te zijn dit alles als des te betreutenswaardiger te bestempelen, wijl hierdoor een zaak in een verkeerd daglicht werd gesteld welke enerzijds een principiekwistie is en anderzijds in de Vlaamse separatistische middens van België een gegeven oogenblik de bijzondere aandacht heeft weten gaande te houden. Het Baskenland heeft overigens in deze middens steeds op een bijzondere sympathie kunnen bogen, al kunnen de eigenlijke redenen hiervoor moeilijk aangegeven worden.

Gedreven door deze onverholven sympathie is menig publicist er toe overgegaan de houding van de Baskische nationalist in een gunstig daglicht te stellen. Meer dan een pleitje zelfs schuldvdrij voor de Basken, en hiertoe heeft ook menig katholiek zich geleend. Zij zijn er derhalve toe overgegaan een daad goed te praten, welke wij, als katholieken, onmogelijk kunnen goedkeuren of vrijpleiten. Want zelfs een samengaan op tijdelijk nationaal plan van katholieken met communisten en anarchisten is « per se » een verkeerde, en bijgevolg een on-, ja een anti-katholieke daad. Omdat, naar het woord van Z. H. Paus Pius XI in zijn wereldbrief over het communisme, « het communisme innerlijk verdorven is, en men niet kan toestaan dat zij die de christelijke beschaving willen redden, met hen samenwerken op welk gebied ook ».

Anderzijds schreven de Spaanse bisschoppen in hun algemeen bekend « Gezamenlijk schrijven » :

« Wij hebben ining leed gevoed door de verblindheid van hun leiders (nl. de Baskische — nota van steller de zes) in dit beslissend uur hunner geschiedenis. Maar wij keuren het niet strengte af, dat zij niet naar de stem van de Kerk geluisterd hebben en dat zij toegelaten hebben datgene waar-

tegen de Paus in zijn wereldbrief over het communisme waarschuwd : De opruiers die niet zoo talrijk zijn, nemen de twisten (onder katholieken) te baat en stellen tenslotte de katholieken tegenover elkaar om elkander te bestrijden. »

Nu weten wij wel dat eenige Flamiganten ; zooals hooger gezegd, zich enigzins verwant willen gevoelen met de Basken en met een « edelmoedig begripen » neerzien op hun strijd. In hoeverre dit alles steunt op een zekere gelijkwaardigheid in hun beider strijd voor ontvoogding, kan in deze lijnen buiten beschouwing worden gelaten wijl het hier gaat niet om de af- of niet gefundeerdheid van hun strijd maar wel omtrent een beoordeeling over een bepaalde handelwijze van hunnenwege, in casu hun houding in het huidige en tragische Spaansche conflict. En hier dient onmiddellijk aangemerkt dat er enkele waarheden zijn, waarbij geen edelmoedig begripen is gemoeid of zelfs een vrijpleiten wordt toegelaten. Nu staat het buiten twijfel dat het samengaan der Basken met de anarcho-communisten een van die grondwaarheden is. Het kan bij ons dan ook slechts verwondering wekken dat werken in dezen zin ook ten onzent door katholieke organismen worden gepatroneerd en dat hierdoor de ruime verspreiding ervan in katholieke middens werd mogelijk gemaakt. Wij zijn de oprechte meening toegedaan dat hiermede aan het land noch aan het Katholicisme een dienst werd bewezen.

Dit oordeel is hard, wij weten het en wij zijn ons volledig van deze hardheid bewust. Maar waar ook te onzent deze tendenz voortduren is en waar een eventueel samengaan met linkse elementen niet tot het rijk der absolute onmogelijkheden behoort, daar vinden wij het volstrekt ontoelaatbaar zulk een samengaan, zij het ook in het Baskenland, door degelijke publicaties in zijn gunstigste daglicht te zien gesteld, zooniet goedgepraat en verdedigd.

Om de draagkracht der Baskische handelwijze te verminderen, wordt er door de verdedigers der Basken beweerd een akkoord zouden hebben gesloten met de Spaansche communisten. Volgens deze heeren zou er hoogen van een samentreffen van strijdkrachten kunnen worden gegaard door elkaar vreemde groepen, gelijktijdig door een gemeenschappelijke vijand bedreigd. Van een

eigenlijk communistisch gevaar zou er dan ook in het Baskenland niet mogen worden gegaard.

Laten wij, als zuivere veronderstelling evenwel, aannemen, dat voor het uitbreken van den burgeroorlog geen communistisch gevaar in het Baskenland voorhanden was. Alhoewel het onwrikbaar vast staat dat vanaf 18 Juli 1936, zijnde de eerste dag van den burgeroorlog, de Biscayische leiders een portefeuille hebben aanvaard in de anarcho-marxistische regering van Madrid. Waarom toen toch reeds dit samengaan, terwijl op dat oogenblik niet één soldaat van Franco het Baskenland bedreigde ? En wel integendeel, terwijl generaal Franco nog steeds op den steun rekende van de Basken om gezamenlijk het rood gevaar den pas af te snijden ?

Er wordt ook nog beweerd, en deze bewering werd ons van talrijke zijden gedaan, dat de Baskische leiders deze vijandige houding tegenover de Spaansche Nationale beweging en in het bijzonder tegenover Generalissimij Franco niet roekeloos kunnen hebben aangenomen, en dat hiervoor wel zeer ernstige redenen moeten voorhanden zijn geweest.

Maar is dit samengaan juist niet des te meer te veroordeelen, naarmate de getroffen besluiten niet roekeloos, naarmate zij dieper doordacht zijn geweest ? Wij persoonlijk aanzien dit eerder als een fout-en schuldverzwaring aan dan als een verachtende omstandigheid. Als spontane reaktie ware hunnen houding enigzins te verdedigen geweest. Als wel doordacht en in alle nuchterheid genomen besluit, verdient het slechts de scherpste afkeuring !

Maar er is meer. Talrijke schrijvers laten den lezer vrij veronderstellen dat het geheele Baskenland zich tegen Franco heeft te weer gesteld. Wat volstrekt onjuist is : vermits het voor een groot deel aan de Baskische Navarreezen te danken is dat de Witten als overwinnaars den strijd zullen beëindigen. Zij zijn het geweest die de eerste formaties van Generaal Mola hebben uitgemaakt en zoodoende den weg hebben opengesteld voor den zegevierende strijd van Mola in het Noorden. Maar Navarra nam niet alleen zulke houding aan. Ook andere Baskische provincies, of ten minste gedeelten daarvan, schaarden zich, met vooraanstaande leiders van de Baskische nationalist vooraan, aan de zijde van Franco. Dit geschiedde namelijk in de provincies Guipuzcoa en Alava.

Hierboven schakelden wij, althans

voorloopig, een weerlegging uit van de bewering als zou er op het oogenblik van het uitbreken van den burgeroorlog in het Baskenland geen marxistisch gevaar hebben bestaan. Welnu, wij zijn de meening toegedaan dat dit gevaar volstrekt niet denkbeeldig was. Niet dat zij er ooit een meerderheid hebben uitgemaakt. Hierin zijn de communisten in geen enkel land van geen enkel werelddeel ooit geslaagd. Steeds en alom zijn zij een uiterst kleine minderheid geweest maar hun bedrijvigheid en hun macht waren er desondanks niet minder groot om. Een groote ommekeer in de binnenlandse politiek is steeds en in bijna alle landen het werk geweest van een kleine, maar bijzonder actieve, doelbewuste en stevig georganiseerde minderheid. En dit is op ontgensprekelijke wijze ook het geval geweest in het Baskenland. Onmiddellijk bij het opkomen van de Spaansche Nationalistische beweging heeft de communistische minderheidsgroep immers zijn macht en zijn invloed doen gelden. En niets zegt dat hij dit ook zonder het ingrijpen van generaal Franco niet zou hebben gedaan. Alles wijst er integendeel op dat hij slechts op een gunstige gelegenheid wachtte om ook in het Baskenland zijn staatsgreep te kunnen wagen. Het communistisch gevaar was derhalve in de Baskische provincies volstrekt niet denkbeeldig, zooals maar al te licht wordt beweerd.

Het was, ons ziens, zelfs zoo akuit dat, kort na het uitbreken van den burgeroorlog, de gemodererde regering van Martinez Barrio tot aftreden werd genoopt en vervangen door een overwegend marxistisch ministerie waarin slechts één Baskisch nationalist zitting had, nl. Irujo.

Het feit alleen dat zulke regering mogelijk was in een z. g. door en door katholiek land bewijst meer dan voldoende, dat er daar een werkelijk gevaar van marxisme voorhanden was.

In een discussie, welke wij een goed jaar geleden met een viertal Baskische priesters mochten hebben, beproefden zij als volgt de houding der Basken te rechtvaardigen : « Wij, Basken, hebben met den strijd, met gelijk welken strijd, in Spanje niets te maken. Die ging of gaat ons niet aan ! Wanneer Franco onze autonomie evenwel is komen bedreigen, dan hebben wij ons verplicht gezien onze verdediging en onze wapens te halen waar wij die op dat oogenblik uitsluitend konden vinden : nl. bij de marxisten. Een verbond hebben wij met hen niet gesloten ».

Wanneer wij dan de opwerping naar voren schoven dat zij, in geval van een

## La prétendue liberté religieuse

On sait qu'Irujo, alors qu'il était Ministre de la justice du cabinet rouge, avait cherché à obtenir l'autorisation d'ouvrir à Barcelone une église destinée aux seuls Basques. Et l'on sait que sa démarche échoua. L'église n'a pas été ouverte et l'on n'a toléré la célébration de la messe que dans une pièce d'un appartement du quartier neuf où la délégation basque a installé ses bureaux.

Irujo, de ministre de la Justice qu'il était, est devenu ministre sans portefeuille ; puis, il est passé de l'état de ministre sans portefeuille à celui de simple particulier. Mais ce n'est pas tout ; voilà qu'on commence à l'attaquer. « El Diluvio » du 4 consacre son éditorial à une diatribe contre Irujo, qu'il accuse d'être catholique, et il lui reproche de ne pas s'être dressé contre les autorités de l'Eglise. Ce qui est intéressant dans cet article, c'est qu'on y fait l'aveu que dans la zone rouge il est impossible d'ouvrir une église. Reproduisons le passage qui le prouve :

« Dans la zone républicaine, ceux qui le désirent peuvent accomplir leurs devoirs religieux. Ils peuvent le faire et ils le font, même sur la ligne de feu. L'ostentation n'est pas nécessaire, pas plus que les attitudes théâtrales. Nous avions toujours cru qu'une conscience chrétienne n'a pas besoin de la fumée de l'encens ni de la musique des orgues pour se sentir satisfaite. »

« ... L'ostentation, dans ce cas, outre qu'elle est en désaccord avec les traditions de la zone, pourrait être une tentation pour les esprits justement excités par le spectacle qu'offre, dans l'autre zone, de fameux dignitaires de l'Eglise. Les catholiques sincères ne le comprennent-ils pas ? Pourquoi, alors, chercher un risque inutile ? »

« Sans prétendre indiquer à personne son devoir, nous n'hésiterions pas à dire au parti nationaliste basque et à son représentant aux Cortes, que leur mission de catholiques et de patriotes serait, plutôt que de faire des remontrances injustifiées à la République, de rappeler à l'accomplissement de leur devoir des milliers de jeunes coreligionnaires, ils ont assassinés des prêtres, mais ils n'ont pas pu détruire la foi dans les consciences. Et c'est cette impossibilité qu'ils appellent tolérance et générosité républicaine ! »

En quoi consiste donc, pour les rouges, l'exercice des pratiques religieuses ? Voulez-vous parler de ce qu'ils ne peuvent pas détruire ? Ils ont brûlé et détruit des églises, ils ont assassinés des prêtres, mais ils n'ont pas pu détruire la foi dans les consciences. Et c'est cette impossibilité qu'ils appellent tolérance et générosité républicaine !

La messe a été dite dans l'ombre d'un coin ou en récitant les prières dans de courtes promenades extralittéraires, le pain est arrivé quand il manque pour la nourriture ainsi que le vin, celui-ci constitue un luxe invraisemblable, mais dans l'ombre un prisonnier divin préside les prisonniers et chaque cœur est une lampe et chaque lèvres une prière.

Nous avons des récits abondants d'heures saintes d'expiation pour les péchés d'autrui, nous connaissons d'ingénieuses confessions qui purifient les âmes à la vue des geoliers et nous faisons ressortir ce détail qu'il y a eu des prisons où ceux-ci ont assisté sans le savoir à la messe de minuit de Noël et à la procession traditionnelle espagnole du Corpus Christi. La promenade dans la cour de la prison, n'était pas comme les autres jours capricieuse et déordonnée, à la grande stupefaction et colère des gardiens, les prisonniers ont été pris tout à coup d'un étrange calme, ils se promènent silencieusement le long du mur, précieusement derrière un prisonnier illustre qui, caché sur sa poitrine, porte le Christ Fils de Dieu, dans toutes les mains une fleur ou une petite herbe, car, même ici, la fête devra être classiquement espagnole avec procession et fleurs.

Lorsque par une heureuse inconséquence, dans la prison il y a quelque liberté pour les manifestations religieuses, celles-ci croissent indéciblement.

Il y en a une, où, de décembre à juin, on a distribué le chiffre fantastique de 54.000 communions seulement à des hommes, ce qui met

en évidence la qualité des prisonniers et la ferveur de leur vie de martyr pour Dieu et la Patrie.

La piété des prisonniers dans les prisons de femmes n'a pas été moindre, et souvent c'est une religieuse qui remplace le prêtre absent pour une messe qui commence avec des prières et se termine dans des sanglots.

Il y a un moment que tous les récits d'expériences décrivent avec terreur : c'est celui des fusilllements, et alors même, dans ces minutes tragiques, il n'est pas rare que la sérénité d'un prêtre, parfois avec la permission des geoliers, porte la paix à qui va la trouver dans l'éternité.

De mensongères propagandes prédisposent le monde sans logique contre notre terrible vérité. Bientôt nous pourrions vous présenter les preuves documentaires de toutes ces affirmations, que nous ne doutons pas que vous admettiez dès maintenant sur notre parole de frères en Jésus.

Il nous reste encore la satisfaction de vous présenter avec joie, l'exubérante vie Eucharistique de notre Espagne nationale, où, tous, depuis le chef de la victoire jusqu'au plus insignifiant enfant, nous inclinons nos fronts devant la Majesté Divine.

L'Espagne a décrété pour le Saint Sacrement de l'Eucharistie les honneurs suprêmes : au chef de l'état on présente les armes aux accords de l'hymne national, à Dieu l'Espagne rend les honneurs des armes genoux en terre, et c'est le seul à qui on le rend de cette façon, cela après mille victorieuses batailles.

Nos soldats portent avec eux le Dieu des armées et sur la boue des tranchées ou décampé à l'horizon sur le pic récemment conquis à la baïonnette, Jésus met à contribution son sang deux fois rédempteur, dans cette même entreprise où nos soldats servent généralement la sienne.

Beaucoup de soldats communient tous les jours, d'autres fréquemment, et c'est toujours un chapelain militaire le premier qui, dans une messe étonnante de campagne, fait revenir le Christ dans les rues et les villages qui étaient restés sans église.

Nombreux sont les centres catholiques d'avant-garde où les soldats se compromettent à la communion hebdomadaire, et nous voudrions pouvoir vous traduire la délicieuse maladresse de ces nombreuses lettres du front si lourdes de fautes d'orthographe, mais si pleines de sentiments religieux.

Ce même clair instinct dont nous avons parlé avant, a poussé notre peuple à interpréter cette guerre au point de vue religieux. Pour lui c'est une guerre sainte, protestation ardente contre les hypocrites qui continuent

à trafiquer dans le vieux commerce des peaux de mouton.

Dans les moments de danger c'est le Saint Sacrement qui a donné le courage aux villes assiégées, comme Oviédo, Teruel, et lorsque les incidents de la guerre ont mis momentanément en danger certaines églises, les chefs militaires ont procédé à l'évacuation du plus Auguste des assiégés, envoyant un piquet de soldats pour accompagner le prêtre qui devait le porter dans un endroit plus sûr.

L'influence que le front a exercé sur la vie Eucharistique d'arrière-garde est indiscutable. Les horreurs, que l'avance intenable de nos soldats a fait voir, ont excité la pitié de notre peuple qui multiplie sans cesse, les viles saines de réparation, les communions générales. Toutes les femmes travaillent infatigables pour fournir à l'armée de tout ce qu'il faut au point de vue spirituel et corporel, dans une fébrilité de milliers d'aiguilles, le rêve de tous ces ornements détruits et qui l'on refait pour les employer à mesure qu'avance l'armée qui conquiert de nouvelles terres pour la religion de Dieu.

Nous gouvernons ont un soin spécial de rétablir le culte et de préparer la reconstruction des temples sacrés et nous devons être reconnaissants à la sollicitude du Saint Père qui, avec une main généreuse, vient secourir les villes saccagées par la horde. Et comme toujours la caractéristique espagnole a été l'esprit évangéliste, aujourd'hui nous le développons avec ferveur sur nos prisonniers de guerre ; tous les camps de concentration ont un aumônier, souvent même une chapelle qui, parfois, se substitue avec l'Eglise voisine.

Le travail de ses prêtres pour instruire les prisonniers donne de merveilleuses récoltes de baptêmes et premières communions. Quelle joie pour Jésus lorsqu'il a vu de 200 prisonniers d'une brigade communiste 160 s'agenouiller pour le recevoir convertis et ressuscités à la vie !

Voilà ce que nous voulions vous dire, nous les frères absents de la grande concentration de Budapest.

Dans une des dernières processions traditionnelles de Semaine sainte, un crucifix mutilé a parcouru nos rues. Derrière lui, suivaient, avec le ministre de l'Intérieur, 60 mille viles saccagées par la horde. Et comme toujours la caractéristique espagnole a été l'esprit évangéliste, aujourd'hui nous le développons avec ferveur sur nos prisonniers de guerre ; tous les camps de concentration ont un aumônier, souvent même une chapelle qui, parfois, se substitue avec l'Eglise voisine.

Le travail de ses prêtres pour instruire les prisonniers donne de merveilleuses récoltes de baptêmes et premières communions.

Quelle joie pour Jésus lorsqu'il a vu de 200 prisonniers d'une brigade communiste 160 s'agenouiller pour le recevoir convertis et ressuscités à la vie !

Voilà ce que nous voulions vous dire, nous les frères absents de la grande concentration de Budapest.

Dans une des dernières processions traditionnelles de Semaine sainte, un crucifix mutilé a parcouru nos rues. Derrière lui, suivaient, avec le ministre de l'Intérieur, 60 mille viles saccagées par la horde. Et comme toujours la caractéristique espagnole a été l'esprit évangéliste, aujourd'hui nous le développons avec ferveur sur nos prisonniers de guerre ; tous les camps de concentration ont un aumônier, souvent même une chapelle qui, parfois, se substitue avec l'Eglise voisine.

Le travail de ses prêtres pour instruire les prisonniers donne de merveilleuses récoltes de baptêmes et premières communions.

Quelle joie pour Jésus lorsqu'il a vu de 200 prisonniers d'une brigade communiste 160 s'agenouiller pour le recevoir convertis et ressuscités à la vie !

Voilà ce que nous voulions vous dire, nous les frères absents de la grande concentration de Budapest.

Dans une des dernières processions traditionnelles de Semaine sainte, un crucifix mutilé a parcouru nos rues. Derrière lui, suivaient, avec le ministre de l'Intérieur, 60 mille viles saccagées par la horde. Et comme toujours la caractéristique espagnole a été l'esprit évangéliste, aujourd'hui nous le développons avec ferveur sur nos prisonniers de guerre ; tous les camps de concentration ont un aumônier, souvent même une chapelle qui, parfois, se substitue avec l'Eglise voisine.

Le travail de ses prêtres pour instruire les prisonniers donne de merveilleuses récoltes de baptêmes et premières communions.

Quelle joie pour Jésus lorsqu'il a vu de 200 prisonniers d'une brigade communiste 160 s'agenouiller pour le recevoir convertis et ressuscités à la vie !

Voilà ce que nous voulions vous dire, nous les frères absents de la grande concentration de Budapest.

Dans une des dernières processions traditionnelles de Semaine sainte, un crucifix mutilé a parcouru nos rues. Derrière lui, suivaient, avec le ministre de l'Intérieur, 60 mille viles saccagées par la horde. Et comme toujours la caractéristique espagnole a été l'esprit évangéliste, aujourd'hui nous le développons avec ferveur sur nos prisonniers de guerre ; tous les camps de concentration ont un aumônier, souvent même une chapelle qui, parfois, se substitue avec l'Eglise voisine.

Le travail de ses prêtres pour instruire les prisonniers donne de merveilleuses récoltes de baptêmes et premières communions.

Quelle joie pour Jésus lorsqu'il a vu de 200 prisonniers d'une brigade communiste 160 s'agenouiller pour le recevoir convertis et ressuscités à la vie !

Voilà ce que nous voulions vous dire, nous les frères absents de la grande concentration de Budapest.

Dans une des dernières processions traditionnelles de Semaine sainte, un crucifix mutilé a parcouru nos rues. Derrière lui, suivaient, avec le ministre de l'Intérieur, 60 mille viles saccagées par la horde. Et comme toujours la caractéristique espagnole a été l'esprit évangéliste, aujourd'hui nous le développons avec ferveur sur nos prisonniers de guerre ; tous les camps de concentration ont un aumônier, souvent même une chapelle qui, parfois, se substitue avec l'Eglise voisine.

Le travail de ses prêtres pour instruire les prisonniers donne de merveilleuses récoltes de baptêmes et premières communions.

Quelle joie pour Jésus lorsqu'il a vu de 200 prisonniers d'une brigade communiste 160 s'agenouiller pour le recevoir convertis et ressuscités à la vie !

Voilà ce que nous voulions vous dire, nous les frères absents de la grande concentration de Budapest.



# Etincelles

La presse annonce que le rapport de martyrs, parmi lesquels on compte déjà la Commission anglaise qui a parcouru la zone rouge, à la demande du Gouvernément marxiste, pour visiter les localités bombardées par l'aviation nationale, vient d'être publié.

Comme le général Kindelan l'avait déjà constaté dans un article très révélateur, cette commission a donné son avis sur 46 bombardements, et elle l'a donné favorable à l'aviation nationale sur 41 d'entre eux. Nos lecteurs comprendront sans peine que cela signifie, une commission qui n'a été ni demandée, ni agréée par le Gouvernément national et qui, à la demande du Gouvernément rouge, visite les lieux où celui-ci lui a désigné et trouve que les bombardements ont été parfaitement justifiés et dirigés, que dans trois d'entre eux le tir a été mal dirigé sur des objectifs militaires affectant la population civile par maladresse, par erreur technique ou excessive dispersion, et que, dans deux cas seulement, le bombardement ne paraît pas justifié, voilà qui constitue un formidable coup asséné aux mensonges des rouges. Nous pourrions admettre que dans ces deux cas, les services étaient mal informés ou que les escadrilles s'étaient trompées d'objectif, mais il n'en est pas ainsi. L'un d'eux, le Port de Torrejón, a les objectifs militaires suivants : garnison d'infanterie de marine, fabrique d'explosifs, défense anti-aérienne et quais de débarquement de matériel de guerre. Quant à l'autre, Siles, c'était un centre de concentration des rouges et on rassemblait à la station de chemin de fer le matériel de guerre débarqué au port de Vallarica qui était défendu par les batteries anti-aériennes.

Nous dédions cette information au collaborateur de La Libre Belgique, M. M. Maurau, qui se croit en droit de signaler « les lourdes responsabilités des aviateurs nationalistes ». Ceci dit, sans méconnaître la juste appréciation qu'il donne sur d'autres aspects de la guerre civile en Espagne.

Le 30 octobre 1936, le général Franco affirmait, dans un discours, que les conquêtes sociales des ouvriers ne seraient pas mises en péril. Et le 15<sup>e</sup> point de la Phalange espagnole traditionnelle et des J. O. N. S. affirme : « en attendant qu'on arrive à la nouvelle structure totale, nous maintiendrons et intensifierons tous les avantages accordés à l'ouvrier par les lois sociales en vigueur ».

Après deux ans, il est possible de démontrer que ces promesses ont été tenues :

- 30 septembre 1936 : Décret accordant, sous forme de prêts, 60 millions de pesetas aux agriculteurs.
- 20 décembre 1936 : Création du « Patronage Anti-Tuberculeux ».
- 2 janvier 1937 : Décret accordant assistance aux chômeurs.
- 9 janvier 1937 : Etablissement du subsidie pour les familles des combattants.
- 23 janvier 1937 : Création de la « Direction des Mutiles de la Guerre ».
- 1<sup>er</sup> mai 1937 : Décret exonérant du paiement de leur loyer, de l'eau et de la lumière, les chômeurs et les combattants, n'en ayant pas les moyens.
- 23 août 1937 : Etablissement du Service National du Blé.
- 7 octobre 1937 : Etablissement du Service Social pour les jeunes filles et les femmes mariées sans enfants, de dix-sept à trente-cinq ans.
- 14 octobre 1937 : Création des Centres de réincorporation, dans la production, des mobilisés.
- 9 mars 1938 : Promulgation de la Charte du Travail.
- 25 avril 1938 : Etablissement du salaire familial.

Le Ministère du Travail de l'Espagne Nationale communique que les inspecteurs du travail visiteront, le trimestre dernier, 12.673 centres de travail et qu'ils appliquèrent 1.260 sanctions. Une entreprise qui avait renvoyé injustement un ouvrier, après 17 ans de service, a été condamnée à 50.000 pesetas d'amende.

On vient de célébrer à Rome le Chapitre Général de l'Ordre des Dominicains. Les représentants de l'Ordre dans le monde entier, réunis, exprimèrent leurs sentiments les plus émus de condoléance envers leurs frères qui souffrent en Espagne martyr.

Le Père Général de l'Ordre, Stanislas Martin Gillet, français, se faisant l'interprète des sentiments de l'Ordre entier, manifesta à la séance inaugurale la plus fervente adhésion à l'Espagne Nationale, qui défend la cause de Dieu et de l'Humanité.

Le Père Gillet dit entre autres : « Je souhaite la victoire complète pour les forgerons de la grande épopée chrétienne, écrite avec le sang de tant de

« De dépit, parce que leur dernier espoir esdénien, une guerre mondiale à cause de la Tchecoslovaquie, s'est effondré, ils insultent l'organisme wilsonien. Ils injurient son assemblée, taxée de « fascisme » et, bientôt, de « trotskysme ».

L'organe rouge La Vanguardia, écrivait le 6 octobre :

« La S. D. N., cet organisme de tragique opérette ou, si l'on préfère, de pantin ridicule, est une institution qui est tout autant au service de la guerre, que les canons d'Hitler et les manœuvres pacifistes de Chamberlain. »

La Renaissance de l'Espagne, par le Comte de Saint-Aulaire, . . . 20.—  
Croisade pour l'Occident, par Paul Neuf, . . . 10.—  
L'horreur rouge en terre d'Espagne, par V. De Moor et Claude, . . . 15.—  
Une révolution dans la guerre, par Jean Denis, . . . 7.50  
Juifs, Francs-Maçons, Anarchistes, par le commandant de Launo, . . . 1.50  
Les bombardements de Barcelone, par le commandant de Launo, . . . 1.50  
L'Action de la Franco-Maçonnerie, du Judaïsme et des détracteurs de cadavres en Espagne soviétique, par le commandant de Launo, . . . 3.—  
Bilan des révolutions sanglantes, par Georges Darwin, . . . 2.—  
L'Espagne sous la terreur, par Louis Dambois, . . . 2.—

En vente : Librairie de la Grand-Place, Bruxelles.

# LE PLÉBISCITE UNANIME DE LA NOUVELLE ESPAGNE CONTRE LA MÉDIATION

Général Jordana : (Ministre des Affaires Etrangères) :

Médiation ? Ce seul mot répugne et provoque l'indignation. Nous nous sommes dressés le 18 juillet 1936 contre les influences étrangères qui avaient subjugué l'Espagne et la menaient au désastre et contre les traites qui étaient vendus à ces influences.

L'Espagne doit être Une, Grande et Libre : c'est le cri et l'aspiration de nos combattants, exprimant à la perfection l'indéfectible volonté nationale. C'est une volonté de victoire intégrale, la volonté que les fruits de notre victoire ne soient pas ravies ou amoindris.

Les ennemis de l'Espagne, ceux de l'intérieur et ceux du dehors, voyant qu'ils ont irrémédiablement perdu la partie sur les champs de bataille, veulent diminuer le triomphe du Généralissime Franco et de l'Espagne Nationale en armes, en mendiant lâchement dans le monde une médiation inspirée par les idées dissolvantes qui empêchent de marcher d'un pas ferme et décidé sur l'héroïque et glorieuse route de notre redressement. Vaines tentatives !. Face à elles, se dresse une barrière infranchissable : le sang de nos morts ; et une volonté de fer : celle de Franco interprétant fidèlement le sentiment de son peuple.

Il ne peut jamais y avoir d'unité entre des idées totalement opposées. De notre côté, garantie absolue d'ordre, d'autorité, de paix intérieure et justice sociale, d'éloignement de tout péril extrémiste, d'indépendance pour la Patrie, d'honnêteté administrative, et d'évolution vers une Espagne idéale ; du côté opposé, dans le camp rouge, tout ce qui produisit la grave maladie dont souffre l'Espagne et dont le seul remède peut être la victoire totale et sans marchandage de Franco.

Les traites à la Patrie ne peuvent y vivre en même temps que ceux qui sacrifient et qui sacrifient tout pour elle ! Entre les véritables Espagnols, ceux de l'Espagne Nationale, et ceux qui la vendent à l'étranger, il ne peut y avoir d'entente que grâce à une défaite totale des derniers, qui les fasse revenir sur leurs erreurs et les amène à un repentir total.

Le « Caudillo », par des paroles magnifiques, synthétise la seule solution possible : « Reddition sans conditions, car, avec la Patrie et le pain, le Mouvement garantit une justice généreuse à tous les Espagnols, sans aucune exception. »

Général Queipo de Llano :

La difficulté suprême de la médiation est l'impossibilité d'une vie commune entre les personnes honnêtes, victimes des criminels marxistes, dans leurs familles et dans leurs biens, et ces criminels eux-mêmes.

La médiation ne pourra jamais faire l'unité entre tous les Espagnols, qui sont séparés par des rivières de sang innocent.

Général Kindelan : (Chef de l'Aviation Nationale) :

On ne peut pas concevoir la médiation, même en hypothèse. L'admettre serait un crime de lèse-Patrie, parlementer serait une erreur et une trahison. Cent raisons nous l'interdisent et, parmi elles, les suivantes : 1<sup>o</sup> Nous avons gagné la guerre, et c'est au vainqueur qu'il appartient d'imposer ses conditions au vaincu. 2<sup>o</sup> Nous ne pouvons traiter avec les dirigeants actuels ; nous en sommes séparés par une mer de sang et de crimes ; il n'y a pas de médiation possible entre le bandit et le gendarme. 3<sup>o</sup> Il n'y a pas de terrain de discussion ; nous ne demandons rien aux rouges, ni indemnités de guerre, ni territoire, ni traités commerciaux, ni situation d'infériorité sociale ou civile ; nous n'inculpons d'aucune responsabilité ceux qui ont combattu contre nous. Nous ne leur demandons rien. Mais nous voulons les recevoir comme des frères, leur donner le pain, la justice, les aspirations spirituelles et la vie digne dans une Espagne grande et immortelle. Nous ne pouvons rien céder sur ces desseins qui sont les nôtres. Nous ne pouvons pas non plus protéger, laisser impunis les crimes épouvantables qui ont été commis. Nous manquons, en le faisant, au principe fondamental de la justice. Pour ceux qui nous ont combattus et nous combattent le fusil à la main, dans une lutte franche, une accolade fraternelle. Pour les assassins, les sadiques, les fauves humains, la sanction implacable imposée avec toutes les garanties de la justice.

Si nous consentions à négocier une paix boiteuse, nous serions indignes, nous serions traités à la légion de nos morts, de nos héros et de nos martyrs. Nous aurions perdu la guerre et mérité de la perdre. Si quelque étranger, par un louable humanitarisme, ou pour servir les rouges à gagner la seule voie praticable pour eux dans leur situation désespérée, nous propose une médiation, il recevra certainement un refus courtis mais catégorique et l'assurance que l'Espagne, altière et généreuse, chargée du poids de sa glorieuse histoire, se suffit pour mener à bien, sans intermédiaire, les grandes entreprises universelles qui ont ou ont eu pour théâtre d'action son territoire et pour lesquelles Dieu, dans ses desseins souverains, l'a choisie aux moments culminants de l'Histoire du monde.

Par notre foi en Dieu et notre amour pour l'Espagne, nous sommes en train d'atteindre la victoire dans le combat d'avant-garde entre notre vieille civilisation et le communisme slave, nouvelle grande entreprise que les générations actuelles eurent à commencer et à mener à bien.

Nous avons trop d'énergie, trop de foi dans notre Cause et dans notre « Caudillo » pour recevoir et accepter ces médiations.

Une inconcevable union entre la justice et le crime, si elle n'était pas stérile, produirait des monstres. Une paix, sans représailles après la victoire, ne laissera que des blessures, bientôt cicatrisées par le baume de la pitié et de l'amour. La vie commune serait possible et facile dans cette hypothèse, impossible après une paix factice et boiteuse.

Je serais, moi, personnellement, obligé de m'expatrier à nouveau avec un profond chagrin et de quitter ma chère Espagne.

Juan Cervera (Vice-Amiral, Commandant de l'Etat-Major de la Flotte) :

Admettant que nous n'ayons pas de rancune, que les passions se soient tuées et qu'une générosité plus grande que celle que l'on peut chrétiennement exiger soit née en nous, quelle serait la force morale et le prestige de ces soi-disant dirigeants d'un système en ruine, pour traiter moralement et politiquement avec nous ? Quel serait l'élément de force capable d'imposer les conditions de l'accord ?

Nous qui avons tout sacrifié pour Dieu et pour l'Espagne, biens, famille, tranquillité, illusions, espoirs, avenir, et qui sommes disposés à donner jusqu'à la dernière goutte de notre sang, nous n'avons d'autre ressource que de mourir ou de vaincre. Comme Dieu ne veut pas que nous mourions, il nous faut vaincre, quelle que soit la durée de la campagne et coûte que coûte ; cette suprême résolution doit être si claire que les philanthropes médiateurs puissent l'entendre dans toutes les langues et sur tous les tons.

La horde ne peut vivre à côté de ses victimes. Peut-on imaginer que cette canaille qui tue pour le plaisir d'assassiner et donne des spectacles que l'on n'oubliera pas pendant bien des générations, qui a essayé de détruire le plus pur de l'âme espagnole, ses croyances, l'amour de la famille, en envoyant des monceaux de martyrs au bûcher, comme si nous étions revenus au temps de Néron, de Dioclétien, ou mieux encore, de Julien l'Apostat, types si répugnants de l'Histoire de l'Humanité ; qui a ruiné l'Espagne en pillant l'or et le trésor artistique national ; qui a foulé aux pieds toutes les vertus de la Patrie et de la Race ; peut-on imaginer que ces gens puissent vivre dans un régime que philosophiquement on appelle légal, à côté des familles honnêtes et au cœur espagnol ? Comment les hommes chevaleresques et les chastes vierges vont-ils se joindre aux bandits et aux prostituées ?

L'union des Espagnols ne peut être atteinte que par la victoire de notre Cause, qui est déjà dans notre main. Par elle et en continuant à obéir à l'illustre Chef qui l'a dirigée avec tant de bonheur, nous rendrons impossible la participation de la canaille aux affaires de l'Etat et la renverrons au bagne dont elle n'aurait dû jamais sortir.

Enfin, aucune société ayant l'esprit de conservation et le désir d'être libre, ne peut vivre aux côtés de Moscou, l'âme damnée qui dirige cette horrible tragédie.

Raimundo Fernandez Cuesta (Ministre de l'Agriculture) :

La médiation dans la guerre espagnole est une impossibilité, non seulement matérielle, mais dans l'ordre métaphysique. On ne peut concevoir de médiation entre le bien et le mal, le néant et ce qui existe, l'affirmation et la négation, de même qu'on ne peut la concevoir, non plus, entre deux mondes diamétralement opposés : celui du matérialisme marxiste que nos ennemis soutiennent, quoiqu'ils cherchent maintenant à le dissimuler, et celui de la prédominance spirituelle que nous défendons.

Même en faisant abstraction de tout sentimentalisme, même si nous pouvions oublier tant de milliers d'Espagnols qui ont donné leur vie pour un triomphe définitif et sans condition, en pensant objectivement, la médiation est également inadmissible car elle devrait se réaliser à base de concessions réciproques, qui donneraient pour résultat une Espagne hybride, terne, sans aucune illusion et bien pire que celle qui existait. La médiation est désirée par les ennemis extérieurs, les dirigeants marxistes et la troisième Espagne.

Nos ennemis du dehors la désirent parce qu'ils ne pourront jamais tolérer une Espagne édictée sur des doctrines qui lui donneraient la force, l'unité et une indépendance absolue. C'est pourquoi ils veulent dénaturer notre triomphe comme ils auraient cherché à dénaturer celui des marxistes s'ils l'avaient obtenu, et c'est pourquoi je considère, en tant qu'Espagnol, que la médiation serait plus préjudiciable et plus mauvaise encore pour ma Patrie que n'aurait été le triomphe des rouges.

Les dirigeants marxistes la désirent parce qu'entre la défaite absolue et la

défaite atténuée, ou ayant une justification possible, on ne peut hésiter.

La troisième Espagne est constituée par de soi-disant libéraux, des populistes disposés à traiter avec Dieu ou avec le diable, suivant leur théorie du moindre mal, des financiers sans autre Patrie que leurs intérêts. Ils désirent la médiation parce qu'ils savent que la victoire de Franco et de la Phalange Espagnole Traditionnaliste et des J.O.N.S. représente la perte de tout l'espoir qu'aurait encore pu nourrir leur cerveau calculateur et leur cœur insensible, d'avoir à nouveau une influence dans la vie publique.

La médiation, loin de donner l'unité si désirée, la rendrait définitivement impossible : les deux partis en lutte conserveraient les mêmes positions idéologiques qu'ils avaient au moment où la guerre a éclaté ; les réserves de haine attendraient de voir se présenter à nouveau l'occasion de résoudre définitivement la lutte engagée et qui n'obéit pas à des questions personnelles, mais à des lois historiques et à des processus de l'évolution de l'humanité.

En revanche, la victoire absolue du « Caudillo » et l'établissement de la doctrine de la Phalange Espagnole au sens humain, social et national, sont la seule voie pour arriver à un accord entre tous les Espagnols non empoisonnés par le virus marxiste ou celui de la franc-maçonnerie et qui veulent de bonne foi une Espagne meilleure.

Pedro Sainz Rodriguez (Ministre de l'Education Nationale) :

Il faut avant tout signaler que la campagne de presse dont fait partie cette réponse ne va contre aucun sérieux dessein de médiation européenne, mais a pour but de montrer à l'opinion publique internationale quel est l'avis de l'Espagne Nationale sur ce point, que les rouges cherchent à dénaturer par leur campagne habituelle de mensonges et de fausse propagande.

Depuis le premier jour de notre soulèvement, les rouges eurent la certitude de leur défaite. C'est alors que naquit aussi leur lâche politique de transaction ; c'est grâce à elle et aux paroles fallacieuses de Martinez Barrio qu'ils parvinrent à faire échouer notre Mouvement dans quelques villes. On vit alors ce qu'il en coûte d'écouter leurs promesses mensongères : ceux qui crurent aux paroles du Président des Cortes furent assassinés partout.

Aucun peuple ne se lance à une guerre civile avec tous ses risques tragiques et ses terribles douleurs sans avoir épuisé auparavant toutes les formules politiques possibles. L'assassinat de Calvo Sotelo, organisé par le propre gouvernement de la République et exécuté par les agents de l'autorité, montra de façon définitive et tragique à tous les Espagnols l'impossibilité de continuer à vivre sous un régime qui organisait l'assassinat. C'est ce que déclarèrent les minorités monarchistes en se retirant du Parlement, et à ce moment leurs paroles furent prophétiques, car le peuple espagnol se groupa aux côtés de l'Armée, lors de notre soulèvement, qui était devenu nécessaire à la sécurité des gens et au salut des intérêts spirituels permanents de la Nation. C'est alors que le gouvernement de la République arma la populace en la poussant à instaurer dans toute l'Espagne, chose à laquelle elle ne réussit qu'en partie, une dictature du prolétariat, instrument normal de la politique des Etats communistes. Pour restaurer l'Unité morale de l'Espagne et pour terminer la guerre, une des deux formules politiques qui sont en lutte doit triompher catégoriquement. Il en a été ainsi dans toutes les guerres civiles. Leur tragédie produit au moins cet avantage de remettre dans le droit chemin pour longtemps un peuple divisé. Que l'opinion européenne sache, une fois pour toutes, que notre soulèvement a été national ; il a été celui des partis nationaux et de la masse nationale groupés autour de l'Armée. La restauration de l'Unité Espagnole ne peut se faire en revenant au point de départ politique antérieur à la guerre civile. Nous avons vu où notre peuple a été mené par l'instauration d'un système de démocratie inorganique ; mais qu'on sache aussi que notre futur Etat ne sera pas une simple dictature arbitraire et personnelle, mais un Etat ayant une masse nationale, des règles juridiques, des organes de représentation nationale et des garanties pour sauvegarder la dignité de la personne humaine. Ce sera un Etat rentrant dans les règles communes de notre civilisation européenne. Je l'ai dit plusieurs fois et je le répète aujourd'hui : pour discuter une formule transactionnelle avec l'Espagne rouge, nous exigeons comme condition préalable la présence aux délibérations de nos seuls représentants : Calvo Sotelo, José Antonio, Pradeto, Maezu, Onésimo Redondo.

Commandant Garcia Morato (As de l'Aviation espagnole) :

Toute médiation est une trahison à la mémoire de ceux qui ont donné leur vie pour la civilisation et la reconquête de l'empire espagnol.

L'unité des Espagnols ne sera obtenue que par une soumission complète et fervente à la volonté de notre Chef envoyé par la Providence, et par l'éducation de la jeunesse basée sur les grands idéaux : religion et Patrie.

La Veuve de Julio Ruiz de Alda : (le célèbre pilote qui traversa l'Atlantique et qui mourut assassiné par les rouges au cours du massacre de la prison de Madrid) :

La médiation que cherchent à nous imposer à ce moment les puissances étrangères est, par son essence, une force contraire à notre révolution nationale syndicaliste ; c'est pourquoi nous serons, nous phalangistes, ses ennemis irréconciliables.

Il est absurde de dire que la médiation puisse amener l'unité des Espagnols. Celle-ci n'est possible que par le triomphe de nos armes qui, rendant à l'Espagne le pain et la justice sociale, obtiendront bientôt la victoire de la véritable fraternité entre tous les Espagnols.

Mercedes Sanz Bachiller (Délégue nationale de l'Aide Sociale, Veuve d'Onesimo Redondo qui était chef de la Phalange de Castille et qui fut assassiné par les rouges au début du Mouvement) :

Nous savons, nous, femmes de cette Euvre Nationale, ce que sont les plus grands sacrifices, les pertes les plus cruelles. Mais notre douleur ne peut s'augmenter par une trahison contre la volonté de vaincre de ceux qui sont tombés pour nous.

Ernesto Gimenez Caballero (écrivain) :

La difficulté suprême pour la médiation ? C'est d'avoir le regard fixé sur nos morts, ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui, ceux qu'il y aurait immédiatement demain. Nous appellerons traites, canailles et lâches ceux qui parleraient de médiation et non de victoire.

En outre, la médiation non seulement n'entraînerait pas l'unité des Espagnols, mais elle produirait immédiatement une guerre civile, plus atroce et plus acharnée, guerre qui, cette fois, mettrait le feu à l'Europe.

José Maria Salaverria

La médiation équivaudrait à supprimer les motifs et le sens de la guerre, à ignorer la réalité de notre supériorité ; la paix par la médiation deviendrait inutile au bout de peu de temps.

Antonio de Gregorio Rocasolano (professeur) :

La suprême difficulté de la médiation c'est d'avoir à traiter avec des ennemis de l'Espagne, qui continueront à l'être après le pacte. La guerre doit se terminer par la loi de l'Espagne Nationale, interprétée par son chef, et par le pardon de toutes les erreurs politiques qui le méritent par leur dessin de s'améliorer. Si la guerre se terminait par une médiation ou un pacte, les désaccords fondamentaux qui ont été l'origine de la guerre subsisteraient pendant la paix. Dans cette situation morale, l'unité des Espagnols ne serait pas possible, comme elle ne l'était pas dans la paix apparente que nous vivions avant le 18 juillet 1936. L'Espagne Nationale ayant triomphé, tous les Espagnols y auront un abri, les Espagnols loyaux et aussi ceux qui, trompés par la violence, portèrent ouvertement les armes contre l'Espagne, pourvu qu'ils reconnaissent leur erreur.

L'unité des Espagnols sera une conséquence de la victoire.

Le Comte de Romanones :

La gravité du problème qui se pose à l'Espagne à ces heures tragiques, c'est que toute médiation est empêchée non par des difficultés majeures, mais par des impossibilités évidentes : tel est l'abîme qui, par des principes fondamentaux opposés, des procédés contraires, une conduite toute différente, s'est creusé et nous sépare de ceux contre lesquels nous combattons.

La médiation ne produirait que l'unité matérielle des Espagnols, non la spirituelle. Il faut se méfier de toute suture, même de l'autogène : on ne peut avoir foi qu'en celle que forge le cours du temps dans son action impétueuse, aidé par un large esprit de générosité.

Dieu m'avait accordé le bonheur d'arriver à 75 ans sans connaître le sentiment de la haine ; mais, aujourd'hui !.

Le pardon étant l'œuvre de la volonté, peut être accordé à tout instant ; mais non l'oubli. Comment oublier tout ce que nous avons vu et que nous sommes encore en train de voir ?

## Notre tarif de PUBLICITE

Page entière . . . .Fr. 4,000  
Demi-page . . . . 2,500  
Quart de page . . . 1,500  
Autres dimensions sur demande.

Pour plusieurs insertions conditions spéciales.

Petites annonces : La ligne . . . 2 francs.

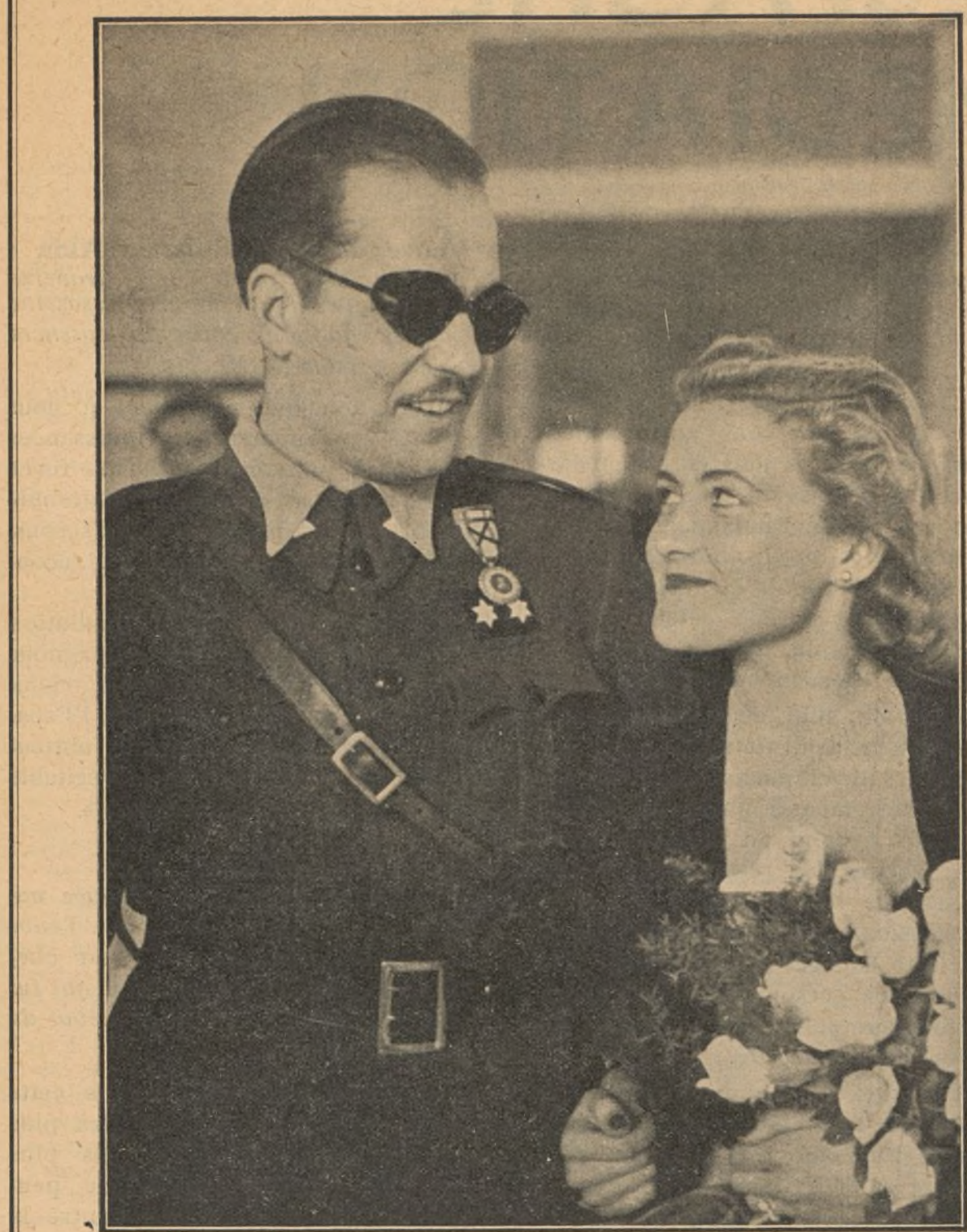
S'adresser 192, rue Royale, Bruxelles.



# L'Espagne Nationale et les étudiants combattants

## UN ÉTUDIANT HÉROÏQUE

Ricardo Martinez Ojinaga



Quand la guerre éclata, Ojinaga préparait sa thèse d'ingénieur à Canfranc. Il se présenta immédiatement aux « Requetes » et demanda une place en première ligne pour défendre Huesca. L'un des premiers « berets rouges » qui pénétrèrent à Saint-Sébastien, fut le sien. Il passa plus tard au front de Guadalupe comme lieutenant du génie. Un jour, il fut chargé de commander un convoi; la route avait été minée, mais la neige cachait les travaux de sape de l'ennemi. Son camion, tête de colonne, heurta la première charge de dynamite. Sauvé miraculeusement, il voulut personnellement explorer le chemin pour garantir la vie de ses hommes. Il réussit à écarter deux nouvelles charges d'explosif, mais comme il retirait la troisième, l'engin éclata, le laissant aveugle et criblé de mitraille.

Un héros, tel que Ricardo M. Ojinaga, ne pouvait rester dépourvu de son diplôme, du fait qu'il n'avait pas eu le temps de finir sa thèse à cause de la guerre. Le chef de l'Etat Espagnol lui a décerné son grade, en tête de sa promotion, et c'est à Saint-Sébastien, en présence du ministre de l'Education Nationale, le 22 mai 1938, que la cérémonie de la remise du diplôme a eu lieu.

A cette occasion, le Directeur du Service national de l'Enseignement technique, M. Auguste Krahe, a prononcé une allocution émouvante, dont voici quelques passages :

« Le Ministère de l'Instruction publique ayant mis sa confiance dans le triomphe de nos armées, a très sérieusement pris à cœur les problèmes scolaires et culturels qui se posent actuellement en Espagne. Le Ministre s'est préoccupé d'une façon toute particulière de sa mission pratique à l'égard des étudiants. Nul ne doit ni ne peut, au moment suprême où se joue la destinée du pays, oublier ceux qui ne reculèrent devant aucun sacrifice et qui saurèrent, au prix de leur vie, la culture occidentale.

« Le corps professoral des écoles spéciales d'ingénieurs et architectes s'est réuni afin d'envisager tous les problèmes en question et de remédier à toutes les déficiences qu'entraîne la guerre, notamment la pénurie de laboratoires et de matériel, la destruction des édifices, bibliothèques, archives, etc., etc. Au cours de leur assemblée, les professeurs ont commenté l'admirable esprit, poussé jusqu'à l'héroïsme, dont leurs élèves ont fait preuve, dès les premiers moments du drame. Beaucoup d'entre eux sont tombés au champ d'honneur; d'autres ont été assassinés en zone rouge préférant verser la dernière goutte de leur sang plutôt que de renoncer à leurs convictions les plus solidement enracinées. D'autres, infiniment nombreux, ont été blessés. Ricardo Martinez Ojinaga, étudiant de l'Ecole de

Montes, est au nombre de ces derniers.

« Brillant élève, il avait terminé ses études à l'âge de 22 ans et se trouvait à Canfranc, entraîné de préparer sa thèse, lorsqu'en juillet 1936 l'Espagne traditionaliste dut soulever et brandir les armes pour se sauver et défendre la Patrie.

« Exempté du service militaire pour inaptitude physique, M. Ojinaga s'enrôla immédiatement chez les Requetes et y demanda de marcher en première ligne à la défense de Huesca. Il fut un des premiers à pénétrer à Saint-Sébastien. Ayant suivi des cours d'ingénieur, M. Ojinaga fit, comme lieutenant, la campagne du Nord. Plus tard il poursuivit ses études pour monter en grade et, promu lieutenant, partit pour le front de Guadalupe. On lui confia, un jour, la conduction d'un convoi à destination de Saelices et Alhama. Une fois de plus, il n'hésita pas à s'octroyer le poste le plus dangereux et monta dans le camion de tête. Chef et explorateur d'une marche des plus périlleuses, il se montra heureux et fier de pouvoir défendre ses soldats. La route était minée par l'ennemi : le premier véhicule qui s'y aventura, celui de Martinez Ojinaga, heurta la mine. L'explosion se produisit, réduisant le camion en poussière; Martinez Ojinaga échappa miraculeusement à la mort. Qui aurait encore osé à l'issue de cet accident, s'aventurer sur ce chemin redoutable? Le lieutenant Ojinaga se fit un devoir d'aller jusqu'au bout et de mener à bien la mission et les vies dont il avait si allègrement assumé la charge. Intrépidité, il poursuivit son chemin, écarta deux nouvelles charges d'explosif et alla retirer une troisième, lorsque l'engin fatal éclata le laissant aveugle et affreusement mutilé.

« Exemple vivant de la résignation chrétienne et du sourire dans l'adversité, M. Ojinaga, transporté au poste de secours, était rayonnant de joie d'avoir pu sauver la vie de

Les étudiants belges ont, au cours de la grande guerre 1914-1918, donné d'admirables exemples de courage et de dévouement à la Patrie. Presque tous ceux qui étaient en état de porter les armes se sont engagés dans l'armée et grand nombre d'entre eux ont fait le sacrifice de leur vie, soit sur le champ de bataille, soit en tentant de passer la frontière pour répondre à l'appel de leur Roi.

Il n'est pas douteux que si pareil danger venait encore menacer la Belgique, aucun de nos étudiants de la génération actuelle n'hésiterait à suivre l'exemple de leurs aînés. C'est pourquoi il est intéressant pour eux de connaître comment leurs camarades espagnols ont héroïquement accompli leur devoir dans des circonstances bien plus pénibles encore qu'une guerre étrangère et de voir attirer l'attention sur des exemples aussi sublimes que celui du lieutenant Martinez Ojinaga et celui de sa charmante fiancée, qui consacra désormais sa vie à soigner un glorieux aveugle.

Ch. TERLINDEN,  
Professeur à l'Université de Louvain.

ses hommes et reconnaissant, malgré ses indicibles souffrances, à la Providence qui l'avait également épargné.

« Tous ceux à qui il a été donné de connaître cette noble figure et d'approcher ce héros durant les cinq mois qu'il passa à l'hôpital, savent à quel point il s'estima heureux et privilégié de s'être consacré corps et âme à son pays... combien il était sensible aux médailles que lui décernèrent ses soldats et professeurs et fier de sa candidature à la Médaille militaire!

« Pareil exemple de bravoure devait être cité en haut lieu et mériter tous les honneurs du Ministère de l'Education Nationale. Le corps professoral de l'Ecole de Montes proposa au Ministre par mon intermédiaire, la nomination de Martinez Ojinaga. Au nom du Généralissime, le Ministère de l'Education Nationale a décidé la nomination de notre grand blessé qui la postulait, plus d'un titre et notamment par ses brillantes études et ses actes d'héroïsme.

« Personnellement et au nom du Corps professoral de l'Institut de Montes, j'exprime l'hommage de ma plus vive reconnaissance à notre Chef d'Etat ainsi qu'à notre Ministre pour avoir bien voulu décerner son grade au lieutenant Ojinaga, titre qui comble son bénéficiaire et tous les ingénieurs en sa personne.

« L'Ecole de Montes à Madrid a été détruite, mais dès que l'on procédera à sa nouvelle érection, sur la plaque commémorative où seront à jamais les noms des héros tombés au champ d'honneur, figurera également celui de notre grand blessé qui, par sa magnanimité, mérite d'être cité en exemple aux générations présentes et futures.

« Aucun titre de gloire ne serait susceptible d'enorgueillir davantage les ingénieurs civils espagnols que l'esprit noble entre tous qui les a animés dans la lutte acharnée qu'ils ont poursuivie pour sauver la Patrie. Fidèles à la tradition et à la discipline de leurs écoles respectives, inébranlables dans leurs principes à travers les fluctuations de la poli-

gnante et la fonction examinatrice, l'instauration de l'examen d'Etat, l'amélioration du livre de cours, l'inspection officielle de l'enseignement et la stimulation de l'initiative privée, le Ministre proclame la nécessité de remplacer la technique de mémorisation par une action continue et progressive sur la mentalité de l'élève, et l'efficacité de la culture classique et humaniste comme base incomparable et féconde pour le développement des jeunes intelligences, pourvu que cette culture classique soit accompagnée d'un contenu éminemment catholique et du complément naturel des humanités espagnoles.

Un paragraphe du préambule de la loi vaut la peine d'être reproduit littéralement, répandu et médité. Il signale d'une façon concrète, les fruits que cette loi promet, et, en même temps, brosse, d'un magistral coup de pinceau, le triste tableau de la situation qui avait amené l'Espagne à une longue époque d'abandon total et de perversion de la politique de l'éducation nationale.

« En formant les jeunes intelligences en concordance avec ces normes — dit le préambule — on obtiendra à une date qui n'est pas lointaine, une transformation totale dans la mentalité de la nouvelle Espagne et on réussira à banir de nos milieux intellectuels des symtomes manifestes de décadence, tels que le manque d'instruction élémentaire et de formation doctrinale et morale, le mimétisme de l'étranger, la russophilie et l'effémination, la déshumanisation de la littérature et de l'art, le fétichisme de la métaphore et le verbalisme creux — caractéristiques et signes de la désorientation et du manque de vigueur intellectuelle de plusieurs secteurs sociaux dans ces derniers temps — le tout en contradiction douloureuse avec le viril héroïsme de la jeunesse en action, qui verse si généreusement son sang sur les fronts pour le rachat définitif de l'authentique culture espagnole. »

## Le rayonnement de l'Hispanité en Extrême-Orient. La Phalange aux Philippines.

La Phalange la plus lointaine.

A huit mille milles de distance, sur un archipel de plus de deux mille îles perdues dans l'immensité bleue du Pacifique, le national-syndicalisme a, sous le signe de son drapeau rouge et noir, implanté l'audacieux esprit de la Phalange.

Le groupement des Philippines est, parmi tous ceux que compte la Phalange à l'étranger, celui qui bat le record au point de vue éloignement matériel de la Patrie. Spirituellement, il ne fait qu'un avec l'Espagne. Il dresse ses tentes sur des terres qui furent jadis les nôtres et au sein desquelles subsistent encore notre langue, notre religion et une très grande partie de notre culture.

Mithologie et Empire.

La découverte et la civilisation entreprises par les Espagnols aux Philippines, prolongement de la mission impériale et témoignage d'un sens historique profond, tient du miracle et à toutes les apparences d'une entreprise légendaire et mythologique. Les origines remontent à cette déconcertante et combien aventureuse expédition des cinq navires envoyés de Séville par Magellan. Le plus grand de ces navires ne comptait guère plus de 150 tonnes et le plus petit à peine 90 t. C'est dans ces véritables coquilles de noix que les navigateurs traversèrent l'Atlantique, longèrent le continent de l'Amérique du Sud jusqu'à l'explorer, découvrirent le Détroit qui porte le nom du grand navigateur portugais et s'aventurèrent avec une intrépidité inouïe à travers l'incommensurable et lointaine étendue du Pacifique encore ignoré.

L'Espagne et le Portugal gardèrent seuls et à jamais la clef de l'énigme : comment d'aussi petites embarcations réussirent-elles à naviguer avec d'aussi grands hommes ?

La Colonisation, destinée historique de l'Espagne.

La colonisation des Philippines ne s'est pas faite en ligne directe depuis la Péninsule, le Canal de Suez n'existait pas à cette époque et la route par le Cap de Bonne Espérance, réservée aux Portugais, était large et périlleuse aux Philippines, étant longue et périlleuse par la Nouvelle Espagne ou Mexique, et c'est du port d'Acapulco que les navires assuraient le commerce entre le Mexique et l'Archipel de Magellan.

L'Espagne, au cours de ses trois cents ans de domination, réalisa une fois de plus sa haute destinée historique dotant la nouvelle terre de sa religion, de sa culture, de son sang, de ses traditions, et de ses vices mêmes. L'empreinte espagnole fut aussi profonde que généreuse et étendue. La valeur de cette colonisation se mesure à la stabilité des fondements : un tel labour est immuable sinon éternel.

Colonies d'Espagne et Colonies démocratiques.

Au sein des Colonies avoisinant la France démocratique et la libérale Angleterre, l'être humain est encore considéré comme une bête de somme. Chinois et Malais trottent sur l'asphalte des grandes avenues bordées de palmiers en traînant derrière eux, à raison de dix centimes la course, les fameux « rikshaws », petites voitures à deux roues dans lesquelles se pavant certaines « miss » affaiblies de leur chien ou quelque commerçant français, cosu et obèse, adepte du front populaire et socialiste. Ce dernier se gardera bien de traiter le chinois ou le malais en camarade... il les traite comme des chiens, les dédaignant profondément par le seul fait qu'ils ne partagent pas la même nationalité.

Les habitants des Philippines, par contre, peuvent et à juste titre s'enorgueillir de posséder dans leur pays la plus ancienne Université, l'Université Royale et Pontificale de Saint-Thomas, fondée à Manille par l'ordre des Dominicains et au sein de laquelle, à côté des prêtres espagnols, se sont formés les plus brillants éléments de l'intellectualité philippinienne.

Fondation et développement de la Phalange.

Aux Philippines, la Phalange a été fondée en septembre 1936 et est une des premières qui aient été établies à l'étranger. Comment expliquer que l'on soit parvenu, avec une telle rapidité et à pareille distance, à importer le germe de notre Mouvement ? Qu'il s'agisse ou non d'une coïncidence, le fait est que le fondateur de la Phalange aux Philippines fut un aviateur universellement connu, le commandant Jacques Jimenez, le héros du raid à bord du « Jésus du Grand Pouvair ». Ses affaires l'incitèrent à gagner l'archipel, et là, d'accord avec quelques amis, il instaura la Phalange de Manille. Le zèle et l'ardeur patriotique qui animaient ce petit groupe naissant étaient intenses, d'autant plus méritoires que la plupart d'entre-eux n'avaient qu'une vague notion de ce qu'est en réalité le National-syndicalisme. Ils furent d'ailleurs guidés par leur intuition plus que par leurs connaissances en la matière, car les informations concernant le glorieux Mouvement leur parvenaient faussées, déformées par la propagande rouge et les agences télégraphiques étrangères toujours quelque peu tendancieuses.

Plusieurs mois s'écoulèrent au cours desquels l'activité de cette organisation demeura sommaire, mais petit à petit, au contact des nouvelles directives, les gens prirent conscience de la grandeur et de la signification du Mouvement.

Importance de cette Phalange.

L'on peut affirmer que 90 % des espagnols se trouvant aux Philippines sont phalangistes. Les espagnols péninsulaires en âge de faire leur service militaire et les natifs mêmes de ces îles se sont rangés sous nos glorieux drapeaux : fermiers, ouvriers, commerçants, jeunes gens fortunés, tous ont indifféremment apporté leur collaboration et fait leur devoir pour la Patrie.

Officiellement, la Colonie espagnole n'est guère nombreuse; à peine quatre mille espagnols ont-ils conservé leur nationalité, mais il y en a un grand nombre qui, à raison de leur situation, des exigences de leurs affaires, de leur gagne-pain, de leur naissance, ou de leur résidence prolongée, ou encore à raison de leur union conjugale, se sont trouvés dans l'obligation d'adopter la nationalité philippine. Nonobstant, nombreux sont actuellement les fils de ces espagnols naturalisés, qui sont partis de leur plein gré pour combattre au front aux côtés des autres espagnols. Leur adhésion totalement spontanée est d'autant plus méritoire que la plupart d'entre-eux n'avaient jamais été en Espagne et n'avaient par conséquent d'elle qu'une notion très rudimentaire. Pour eux, l'Espagne représentait « la terre natale de leurs parents, pays lointain et radieux pour lequel il devait être beau et enviable de pouvoir donner leur vie ».

Le mouvement National-syndicaliste.

La Phalange a instauré aux Philippines une organisation qui y était des plus nécessaires : désormais les fils de nos compatriotes qui, par la force des choses, étaient élevés dans une ambiance étrangère, pourront en s'affiliant à la Phalange, s'imprégner de l'esprit et des directives national-syndicalistes.

### Une délégation estudiantine ira en Espagne.

pour porter à Ricardo M. Ojinaga un grand album avec les signatures des étudiants belges, en hommage d'admiration et de reconnaissance.

Un comité de propagande s'est formé sous la présidence d'honneur du Vicomte Charles Terlinden, professeur à l'Université de Louvain.

## LE NOUVEAU PLAN D'ENSEIGNEMENT MOYEN

On a rendu publique, enfin, la nouvelle loi si attendue sur la réforme de l'enseignement moyen. Grande était l'attente dans les milieux enseignants et dans le monde intellectuel en général, pour connaître en détail cette œuvre de régénération de la culture espagnole, que le nouvel Etat et le Ministre de l'Education Nationale, M. Pedro Sainz Rodriguez, son représentant, avaient entreprise. Grands aussi étaient les espoirs qu'avaient mis dans la compétence extraordinaire et dans le solide critère du Ministre tous ceux qui souhaitaient une stabilisation bien orientée et définitive des bases sur lesquelles il fallait cimenter, pour l'avenir, la formation des générations de la nouvelle Espagne. Malgré l'échec, la désorientation, la banalité des multiples réformes qui avaient été faites, ces dernières années, dans les plans d'étude de la jeunesse estudiantine espagnole, les illusions prirent un nouvel élan aussitôt que l'on sut que l'affaire était confiée à une autorité aussi formée et préparée à entreprendre la tâche d'orienter la culture espagnole par les vieilles voies de la tradition.

La nouvelle loi est le fruit de la grande préoccupation que le nouvel Etat ressent en ce qui concerne la révision des questions capitales de l'ordre spirituel. Cette politique, en matière d'éducation, doit avoir une expression législative de caractère organique, qui comprend tous les degrés et toutes les spécialités de l'enseignement; elle débute maintenant avec la réforme de la partie la plus importante de l'enseignement moyen, c'est-à-dire du baccalauréat universitaire.

Toute la réforme établie par la nouvelle loi est fondée sur une conviction inébranlable et féconde : celle qu'une modification profonde de ce degré de l'enseignement est l'instrument le plus efficace pour influencer rapidement dans la transformation d'une société et dans la formation intellectuelle et morale des classes dirigeantes futures.

On comprend tout d'abord, par conséquent, que le baccalauréat universitaire, esquissé dans cette loi, tend à un but déterminé, d'une transcendance sublime, et il devient dès lors, extrêmement agréable et instructif de considérer quelques-uns de ces profonds concepts exposés dans le préambule de la loi.

Après avoir énuméré les remèdes adoptés contre les principaux défauts dont le baccalauréat pâtissait jusqu'à présent, c'est-à-dire la séparation entre la fonction enseignante et la fonction examinatrice, l'instauration de l'examen d'Etat, l'amélioration du livre de cours, l'inspection officielle de l'enseignement et la stimulation de l'initiative privée, le Ministre proclame la nécessité de remplacer la technique de mémorisation par une action continue et progressive sur la mentalité de l'élève, et l'efficacité de la culture classique et humaniste comme base incomparable et féconde pour le développement des jeunes intelligences, pourvu que cette culture classique soit accompagnée d'un contenu éminemment catholique et du complément naturel des humanités espagnoles.

Un paragraphe du préambule de la loi vaut la peine d'être reproduit littéralement, répandu et médité. Il signale d'une façon concrète, les fruits que cette loi promet, et, en même temps, brosse, d'un magistral coup de pinceau, le triste tableau de la situation qui avait amené l'Espagne à une longue époque d'abandon total et de perversion de la politique de l'éducation nationale.

« En formant les jeunes intelligences en concordance avec ces normes — dit le préambule — on obtiendra à une date qui n'est pas lointaine, une transformation totale dans la mentalité de la nouvelle Espagne et on réussira à banir de nos milieux intellectuels des symtomes manifestes de décadence, tels que le manque d'instruction élémentaire et de formation doctrinale et morale, le mimétisme de l'étranger, la russophilie et l'effémination, la déshumanisation de la littérature et de l'art, le fétichisme de la métaphore et le verbalisme creux — caractéristiques et signes de la désorientation et du manque de vigueur intellectuelle de plusieurs secteurs sociaux dans ces derniers temps — le tout en contradiction douloureuse avec le viril héroïsme de la jeunesse en action, qui verse si généreusement son sang sur les fronts pour le rachat définitif de l'authentique culture espagnole. »

« La Hermandad externa » ou Entr'aide vient de parachèver son organisation en inaugurant à Manille le foyer de « Jose Antonio », centre de son activité : non seulement l'on y recueille les espagnols indigents mais encore a-t-on installé un centre de ravitaillement où l'on distribue gratuitement des repas aux familles des compatriotes nécessiteux. Une Bourse de Travail fonctionne également pour pourvoir au placement de ceux qui cherchent un gagne-pain.

La Délégation de Culture Nationale, après un minutieux travail préparatoire, a posé jalons en vue de la fondation d'un Institut espagnol appelé à réaliser une mission culturelle et patriotique qui s'avère chaque jour plus nécessairement aux Philippines.

Dans le domaine commercial, la Délégation de Commerce, se basant sur les directives de l'Economie National-syndicaliste, a établi un service et règle les accords entre commerçants afin d'assurer le meilleur développement possible du commerce en attendant le rétablissement de la paix et l'exportation normale des produits consommés sur ce marché.

La Délégation de Presse et Propagande publie un hebdomadaire, « Le Joug », qui est une des meilleures revues éditées par la Phalange à l'étranger. Elle a pris en outre différentes initiatives de propagande qui ont remporté le plus grand succès parmi la colonie espagnole.



Une école de plein air de l'Auxilio Social installée immédiatement après la conquête du Nord par le Généralissime.

Lisez "OCCIDENT", bi-mensuel franco-espagnol

JUAN DEL SOL.

Ayuntamiento de Madrid